

Un souper mouvementé

Emanuela Iacopini, Rajivan Ayyappan et Jean Hilger à l'origine du projet



«Tables» au TNL: un «Festen» déluré.

(PHOTO: BOHUMIL KOSTOHRYZ)

PAR SONIA DA SILVA

En se mettant à «Tables» mardi soir à l'occasion de la création au TNL d'un spectacle éponyme d'Emanuela Iacopini, les plus rétifs à l'art contemporain auront pu faire table rase de leurs préjugés en la matière, tant les disciplines sollicitées – danse, musique, vidéo – se sont présentées à nous sous leurs atours les plus séduisants.

«Tables», coproduit par la compagnie Vedanza, le Théâtre national du Luxembourg et le Centre de création chorégraphique TROIS C-L, est un projet interdisciplinaire ayant pour plat de résistance la danse: relevé d'un cru musical millésimé (des compositions de Villa-Lobos, Ligeti, Cage, Kurtág, Bartok et Scriabine), servi live par un duo de pianistes (Jean Hilger et Ivan Boumans) qui n'hésitent pas à agrémenter leur prestation d'un libre apport de créativité, ce spectacle très original fait concourir encore des projections vidéos – en rien gratuites – réalisées par le

compositeur et vidéaste Rajivan Ayyappan.

Le spectateur, en prenant place ce soir-là au TNL, constate que la table, placée au cœur de l'action, est déjà dressée. Assiettes, couverts, bouteilles de vins entamées, coupelle de fruits, mêmes quelques fleurs coupées apportent au décor l'air de «communion» propre aux grands repas de famille, mais bien vite cependant on pourrait escompter une scénographie sur le mode de «Festen», au regard des moues épouvantées de certains convives. Au fil des arrivées toutefois, les personnes qui viennent s'attabler véhiculent une allégresse et une légèreté toutes bucoliques, qui plutôt que «Festen» évoquent «Le déjeuner sur l'herbe», le tableau de Manet.

Montée en puissance

Si le premier quart d'heure de ce spectacle laisse présager une expérimentation contemporaine des plus crispantes – les déplacements se font à l'extrême ralenti comme si cette grande table fédératrice peinait à faire délier les

langues des convives –, la suite du souper nous fera oublier cette première appréhension. Voyons dans cette conduite à bas régime un effet scénique appelé à plonger le spectateur dans le passé et à faire défiler en «slow motion» des souvenirs que des flashes photographiques viennent, ici et là, immortaliser en portraits de famille.

Voltigeante versatilité

Un air de tango déchire cette régression spatio-temporelle; le mouvement, tantôt lascif, tantôt torrentiel, devient corps. Un couple voltige dans un corps-à-corps diablement chorégraphié tandis qu'en arrière-fond les autres protagonistes s'affairent pour débarasser à la hâte verres, couverts et nappe, et ainsi faire table rase du passé. Tantôt lien, trait-d'union voire support de fête, tantôt «barrière» appelée à mettre à distance ou signifier une discorde (lors de négociations, de soumissions à un jury, d'échanges intéressés), tantôt support de lecture (physique mais aussi virtuelle lorsque sa surface

se fait tablette), la table, déplacée et même installée à la verticale, se transforme également en surface d'écran.

«Tables», filant la métaphore autour de ce vocable somme toute banal, effectue un clin d'œil au monde de l'hôtellerie et des cafetiers lorsque danseurs et invités simulent le bal des assiettes chaudes et autres mets à servir avec une agilité gestuelle d'une grande élégance; un cérémonial qui met en évidence une aptitude à la coordination, la vitesse, l'équilibre ou encore aux réflexes.

Enfin, le spectacle se clôt sur un pic d'accélération, décliné en chutes d'assiettes en cascade, ramassées de justesse à quelques centimètres du sol par des danseurs affairés à les aligner à équidistance de manière à former un carré parfait. Un damier d'assiettes blanches se détache du sol noir: les acteurs désertent la salle pour faire place à la musique et à des projections de faisceaux lumineux bariolés. Un final éblouissant, qui couronne l'harmonieux entrelacs à l'œuvre.